

contre la France; il devait lui répugner de tirer sur le drapeau pour lequel ses ancêtres avaient versé leur sang. Mais la loyauté était pour lui un devoir et la carrière militaire une vocation.

La lutte fut vive, les batailles acharnées, les dangers continuels; les maladies dévoraient ceux que les balles épargnaient. Il vint un jour où, de son régiment, il ne restait plus que deux cents hommes. Il apprenait cela à son père dans une lettre où, parlant des milliers d'hommes qu'il avait vu tomber autour de lui, il ajoutait: "Je crois que je serai aussi heureux que mon grand-père."

Lorsque le général Prescott se décida à abandonner la dernière place forte de la Guadeloupe, le fort Mathilde, c'est à de Salaberry, alors âgé de seize ou dix-sept ans, qu'il confia le soin de protéger le retrait de l'armée. Le jeune lieutenant se montra digne de la confiance de son chef. Il était fait capitaine peu de temps après.

En 1808, on le retrouve en Irlande, major de brigade, et faisant l'amour à une blonde et belle jeune fille qui aurait enchaîné le jeune officier pour la vie, sans l'intervention du duc de Kent. Celui-ci écrivait à son protégé une longue lettre pour lui démontrer que, chez les militaires, le cœur doit céder à la raison, lorsqu'ils n'ont pas de fortune.

En 1809, il prenait part à la malheureuse expédition de Walcheren, qui coûta cher et rapporta peu de gloire à l'Angleterre.

L'année suivante, il devenait aide-de-camp du général de Rottenburg, et partait pour le Canada où des parents et amis dévoués l'accueillaient avec des transports de joie.

Les Canadiens-français se montraient avec enthousiasme le jeune officier, qui, parti enfant de son pays, revenait plein de force, dans tout l'éclat de la gloire et de la beauté.

On était alors aux mauvais jours de Craig, époque de fanatisme et de persécution, mais époque aussi de grandeur morale et nationale. La lutte devenait difficile, l'énergie des Plessis, des Bédard et des Papineau n'en pouvait plus.

Mais bientôt un cri d'alarme retentit partout; les Etats-Unis venaient de déclarer la guerre à l'Angleterre, et se préparaient à envahir le Canada. On comprit, en face du danger, la nécessité de se gagner les sympathies de la population; on lui fit force caresses et concessions. Et, pour exciter son enthousiasme et lui faire prendre les armes, on nomma Charles-Michel de Salaberry lieutenant-colonel, et on lui confia la mission d'organiser les voltigeurs canadiens.

Les Canadiens-français répondirent à l'appel de l'Angleterre, et s'enrôlèrent sous le drapeau de leur jeune chef.

Il était temps, les Américains traversaient la frontière au mois de juin 1812, à trois endroits différents.

Pendant que Brock et Sheaffe repoussaient les deux armées de l'ouest et du centre dans des combats glorieux, le général Dearborn marchait sur Montréal avec 10,000 hommes, par le chemin de Saint-Jean et d'Odeltown. De Salaberry courut à sa rencontre, à la tête de 400 voltigeurs, et n'eut pas même besoin des milices du district de Montréal qui s'avançaient à la hâte sous les ordres du colonel Deschambault. La rapidité de ses mouvements et l'intelligence avec laquelle il avait préparé ses travaux de défense, déconcertèrent le général américain, qui repassa la frontière après une attaque malheureuse où quatorze cents de ses hommes furent mis en fuite par un avant-poste composé de deux cents voltigeurs.

La campagne de 1812 était finie. Sir Georges Prévost félicita le lieutenant-colonel de Salaberry de son succès dans un ordre général, et rendit hommage à la loyauté et au courage de la milice. Les Canadiens-français durent être surpris; c'était la première fois qu'ils s'entendaient dire des choses agréables par les représentants de la couronne.

La campagne de 1813 fut plus sérieuse: les Américains, honteux de leurs échecs, s'étaient préparés à frapper un grand coup,

sur Montréal surtout, qu'ils considéraient comme la clef du pays. La défaite de Proctor en Haut-Canada, par le général Harrison, exalta leur enthousiasme et jeta, avec raison, le Bas-Canada dans l'effroi.

La situation devenait critique.

Deux armées, fortes de 7 à 8,000 hommes, marchaient sur Montréal, l'une sous les ordres de Hampton, par le lac Champlain, et l'autre, commandée par Dearborn et Wilkinson, descendait de Kingston. A ces 17,000 hommes, le Bas-Canada ne pouvait opposer que 3,000 soldats et miliciens.

La lutte parut, un instant, impossible.

Il fallait un homme assez habile pour empêcher la jonction des deux armées américaines et capable de suppléer au nombre par la prudence et la valeur, d'accomplir un prodige s'il le fallait. La patrie en danger avait besoin enfin d'un sauveur, d'un héros, elle le trouva: c'était le lieutenant-colonel de Salaberry. Il accourt, prend le devant avec 400 voltigeurs, rencontre Hampton, culbute ses avant-postes à Odeltown et le poursuit jusqu'à Four Corners; tombe sur lui avec une poignée d'hommes et le remplit de terreur.

Après plusieurs jours de marches et de contre-marches, Hampton reprenait, le 21 octobre, sa marche en avant sur les bords de la rivière Châteauguay, que de Salaberry immortalisa, le 26, par une victoire à jamais mémorable.

Inutile pour moi de donner des détails de cette bataille si souvent racontée et célébrée par l'histoire, l'éloquence et la poésie. Qui n'a senti battre son cœur au récit de cette lutte glorieuse où 300 Canadiens-français défèrent 7,000 Américains? Qui ne sait que tout l'honneur de cette victoire appartient au brave colonel de Salaberry, que le succès de nos armes en ce jour célèbre fut le résultat de l'habileté avec laquelle il sut disposer ses forces et fortifier sa position, et de la bravoure qu'il déploya pendant la bataille? Avec quel enthousiasme les derniers survivants de la poignée de braves qui partagea avec lui l'honneur de ce triomphe, racontent les faits éclatants de leur héroïque colonel! ils le représentent, avant la bataille, cherchant, exploitant toutes les ressources que le terrain, la rivière et la forêt pouvaient lui offrir, faisant de chaque arbre, de chaque pierre, un retranchement, un abri pour ses troupes, frappant du pied la terre pour en faire jaillir des éléments de victoire. Et, lorsque la bataille est commencée, ils le montrent, entraînant ses braves voltigeurs à sa suite; dominant le bruit de la bataille des éclats de sa voix; présent sur tous les points à la fois; multipliant le nombre de ses soldats par la rapidité et la précision de ses mouvements; dispersant un instant ses forces et les ralliant soudain pour tomber sur un point où on ne l'attendait pas; faisant faire un bruit de trompettes et pousser des cris effrayants; employant mille ruses pour étourdir, surprendre l'ennemi, et lui faire croire qu'il avait à combattre des milliers d'hommes; donnant, enfin, l'exemple d'un courage, d'une bravoure que le danger semblait grandir, bravant les balles avec cette héroïque insouciance qui l'avait illustré sur les champs de bataille de la Martinique et de la Guadeloupe.

La bataille dura quatre heures. Hampton, croyant avoir affaire à une armée de 6,000 hommes, se retira, après avoir eu une centaine d'hommes tués et blessés, et prit à la hâte le chemin des Etats-Unis; et lorsque Wilkinson, qui attendait, au pied du Long-Sault, le résultat de la bataille, apprit la fatale nouvelle, il en fut autant.

Le Bas-Canada était sauvé; les Américains, découragés, ne tentèrent plus sérieusement de l'envahir pendant cette guerre, qui se termina l'année suivante par le traité de Gand.

Oui, le Bas-Canada était sauvé et conservé à l'Angleterre par la bravoure des Canadiens-français. Quel démenti jeté à la face de ceux qui avaient reproché à cette noble population d'être déloyale, parce qu'elle avait du cœur et ne voulait pas laisser fouler aux pieds ses droits et ses libertés! Ils tentèrent bien, un instant, les insensés! de lui ravir sa gloire, d'arracher du front de Salaberry des lau-

riers si noblement conquis; mais les applaudissements de tout un peuple étouffèrent les cris de la jalousie et du fanatisme. L'Angleterre elle-même déclara, par la bouche du prince régent et du duc de Kent, que Salaberry et ses braves voltigeurs étaient les sauveurs du pays, les héros de Châteauguay.

Salaberry fut fait compagnon du bain, et les Chambres provinciales lui votèrent des remerciements; plus tard, en 1817, il fut fait conseiller législatif.

Mais ce fut là toute la récompense accordée au brave colonel et à ses compagnons. On a vu de ces braves, dont la loyauté avait conservé à l'Angleterre une riche colonie, mendier leur pain, la médaille de Châteauguay sur la poitrine. Et, après un demi-siècle, pas une pierre, encore, ne marque le glorieux champ de bataille où ils ont illustré son drapeau; seule, une tombe, dans un cimetière ignoré, indique l'endroit où reposent les cendres du héros de Châteauguay.

On a quelquefois contesté l'importance de cette bataille, en donnant pour raison, ou plutôt pour prétexte, le petit nombre de tués et de blessés; mais depuis quand mesure-t-on la grandeur d'une victoire à la quantité de sang versé? Salaberry aurait-il plus de mérite s'il eût fait tuer tous ses hommes inutilement? N'est-ce pas plutôt un titre de gloire incomparable d'avoir pu accomplir une si grande chose sans une plus grande effusion de sang, d'avoir su ménager par des mesures si prudentes la vie de ses braves soldats?

De Salaberry n'eut plus l'occasion de se signaler. Il avait conquis tous les grades que l'Angleterre pouvait accorder à un soldat catholique et canadien-français; la protection même du duc de Kent n'aurait pu le faire sortir des rangs accessibles aux médiocrités. Une telle compagnie ne devait pas convenir à notre immortel compatriote. Il avait assez fait, d'ailleurs, pour un gouvernement qui avait eu l'ingratitude d'enlever à son illustre père la demi-pension qu'il avait si noblement gagnée en combattant pour l'Angleterre. Il laissa la carrière militaire et vécut ensuite pour sa famille, s'occupant d'administrer la seigneurie que mademoiselle Hertel de Rouville lui avait apportée sous forme de dot. Il avait épousé cette noble demoiselle quelques mois avant la bataille de Châteauguay. Belle alliance! dont le duc de Kent le félicita.

C'est à Chambly qu'il fixa sa résidence, au milieu de la population témoin de sa valeur et de sa gloire pendant la guerre. Sur la rivière Chambly, qu'on appelait le *genier du Bas-Canada*, vivaient alors des familles remarquables par leur origine ou leurs talents, aristocraties de naissance et de fortune qui se disputaient la palme des belles manières, de la libéralité et de la fidélité aux traditions du passé. On y menait joyeuse vie; c'était une succession continue de fêtes, de festins, où l'on chantait, riait et dansait avec une verve intarissable.

On partait le matin; on dînait chez le seigneur Jacob; on prenait les amis en passant, et on allait passer la soirée chez M. Cartier, de Saint-Antoine, ou chez les M. Drolet et Franchère; chacun avait son tour. Quel bruit! quel entrain! On se séparait à regret, au son de l'angelus, pour recommencer le lendemain.

C'était une grande joie dans la tribu, lorsqu'on voyait arriver le brave colonel, car il n'était pas le moins bruyant, et, lorsque venait son tour de chanter ou de prendre part à un cotillon emporté, à un *reel favori*, il ne tirait pas en arrière. Tout le monde l'admirait pour sa gloire et l'aimait pour la gaieté et l'affabilité de son caractère.

C'est dans une de ces agréables réunions, dans une soirée chez M. Hatte, de Chambly, qu'il fut soudain frappé d'apoplexie, le 26 février 1827. Il mourut le lendemain, sans avoir pu recouvrer l'usage de la parole, mais en possession de ses facultés mentales et en paix avec Dieu, entouré de ses enfants chéris qu'il fit venir pour les bénir.

Comme son père, il avait eu quatre fils et trois filles, dont voici les noms: Al-

phonse-Melchior, ancien aide-de-camp provincial et député-adjutant-général de milice pour le Bas-Canada, mort il y a douze ou treize ans; Louis-Michel, mort en 1870; Maurice, qui se tua à l'âge de 12 ans, par accident; Charles-René Léonidas, vivant, honoré de l'estime publique et de la confiance du gouvernement; Hermine, dame Dr Glen, morte; Charlotte, mariée à M. Hatte, de Sorel, et une autre, morte enfant; tous grands et robustes, héritiers du type remarquable des Salaberry. Plusieurs petits-enfants existent pour perpétuer le nom et le souvenir glorieux de cette admirable famille.

Ce nom, comme beaucoup d'autres qui ont fait la gloire de notre passé, n'a pas eu l'occasion de se signaler depuis un grand nombre d'années; les talents politiques ont remplacé les vertus guerrières, les avocats ont succédé aux militaires. Mais un jour viendra, sans doute, où tous ces braves nous se réveilleront au bruit des armes, où l'épée des de Salaberry sortira de la poussière pour lancer des éclats de gloire.

L.-O. DAVID.

A LA VEILLÉE

Le quatrième parlement est en pleine session depuis quinze jours. Notre députation est à l'ouvrage. Les jeunes députés rivalisent de travail et d'ardeur avec les vieux pères de la nation. Nous les jugerons tous par leurs faits et gestes. A l'œuvre on connaît l'artisan, dit un ancien proverbe.

Pour bien nous mettre en mémoire tout le travail législatif déjà fait, nous consacrerons cette *petite veillée* à faire une courte revue de la première quinzaine de la session.

Commençons par le discours du trône. C'est la pièce d'entrée. Le 14 la courant, à 3 heures p. m., au milieu d'une solennité des plus imposantes, Son Excellence a ouvert officiellement le parlement. Son Excellence a lu le discours du trône en anglais, puis Elle l'a relu en bon français. Son Excellence s'exprime bien dans la langue de nos pères; mais à l'entendre, il était facile de se convaincre que plus que nous encore, le noble lord est un Anglais parlant le français.

S'il faut croire au discours du trône, qui est ordinairement un programme, la session sera laborieuse. Les plus grands intérêts du commerce et des industries du pays y sont mentionnés. Cela veut dire que l'on s'en occupera.

Son Excellence commence par faire des compliments à la nation pour l'accueil sympathique et enthousiaste qu'Elle a reçu dès son arrivée sur les rivages canadiens. Après avoir fait ensuite allusion au bon résultat que l'exposition des produits du Canada, dans la dernière Exhibition universelle de Paris, ne pourra manquer d'amener pour le commerce et les industries du pays, le discours du trône annonce aux Chambres "que le gouvernement a entamé des négociations, sous la sanction du gouvernement de Sa Majesté, en vue de développer le commerce du Canada avec la France, l'Espagne et leurs colonies respectives."

Arrêtons-nous un peu à ce paragraphe. Il est important.

Dans notre dernière *veillée*, nous avons posé la question suivante: La mère-patrie nous concèdera-t-elle le droit de faire des traités de commerce avec les nations étrangères, ou se donnera-t-elle le trouble de les faire pour nous, et dans nos intérêts particuliers?

La parole officielle du représentant de Sa Majesté en Canada vient de répondre à cette question. L'Angleterre nous accorde ce droit, et nous promet son autorité et la puissance de sa sanction pour le faire reconnaître et respecter par les peuples étrangers. Nous pouvons agir par nous-mêmes et pour nous-mêmes, sous la sanction protectrice du gouvernement de l'Empire. Dès aujourd'hui, par cette concession officielle du droit de *traité*, l'Angleterre a placé le Canada au rang d'allié et de protégé, en le retirant de la position inférieure de colonie.